Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2018)
Heft: 1

Artikel: La mort comme hypothèse de travail
Autor: Franziskakis, Constantin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-823314

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Observation au moyen d'un fusil tireur d'élite FR-F1. Les «marsouins» français ont constitué un contingent important au sein de la Force de Protection des Nations Unies (FORPRONU) à Sarajevo, en 1994-1995.

Psychologie

La mort comme hypothèse de travail

Constantin Franziskakis
Ancien président du Lions Club de Genève

« *Les hommes qui ont combattu à Vrbanja,*[1] *comme des millions d'autres avant eux, ont évolué pendant quelques minutes dans un monde étrange régi par ses propres lois, un pays minuscule où les cauchemars sont vrais. En sortir vivant, c'est se réveiller épuisé, brisé ou exalté, mais toujours transformé.* »

Le colonel Michel Goya est l'auteur de *Sous le feu.* [2] Recueil d'expériences vécues et de témoignages recueillis, cet ouvrage plonge le lecteur dans l'univers de ceux qui, au quotidien, exposent leur vie dans le cadre d'opérations militaires. On lira des extraits d'auteurs de référence ayant décrit le premier conflit mondial, tels que Maurice Genevoix[3] ou Ernst Jünger[4] et ceux d'officiers, inconnus mais non moins méritants, blessés dans les Balkans en 1990. Cette approche essentiellement diachronique éclaire, en ce domaine comme par ailleurs, la permanence des problèmes rencontrés par les forces armées depuis plus de 100 ans. Par exemple, tant les défenseurs du Fort de Douaumont que les marins des combats du Pacifique durant la Seconde guerre mondiale ou ceux ayant pris part au conflit des Malouines en 1982 préfèrent voir la mort arriver, c'est-à-dire quitter les murs bétonnés ou la protection de la coque de leur navire pour être à l'air libre.

Citons, comme autre exemple, ce que l'auteur nomme « Vie et mort des compétences combattantes : » la fragilité et la volatilité du savoir-faire tactique qui s'émousse puis disparaît lorsqu'il n'est pas entraîné et entretenu au plus près de la réalité. Un officier ayant servi en Afghanistan en 2001 relate ainsi que « *L'adversaire a eu la courtoisie* (sic) *de montrer une opposition progressive, ce qui nous a permis de nous en sortir, car si nous avions affronté les embuscades de juillet en avril, je suis persuadé que nous aurions essuyé des pertes dramatiques.* » Michel Goya rappelle également les déboires initiaux des troupes américaines en Corée, moins de 5 ans après la Seconde guerre mondiale, révélateurs de « *l'endormissement rapide* » qui les a frappées.

Imageant les difficultés des forces armées par ce qu'il nomme l'entropie institutionnelle, l'auteur, un brin anticipateur et prophète en plusieurs pays, met en lumière l'antagonisme entre « *La rationalisation budgétaire et l'efficacité combattante.* » « *Tout vise là encore à la rogner, ce qui, directement lorsqu'on réduit les capacités d'entraînement ou indirectement lorsqu'on ne fait pas vivre correctement nos soldats, finit toujours par affecter au bout du compte la capacité au combat.* »Il trouvera un écho identique dans les propos tenus par le Général Pierre de Villiers dans son récent ouvrage[5] dont une part traite des difficultés budgétaires de l'armée française, variable d'ajustement aux effets lointains et peu mesurables à court terme.

Michel Goya illustre aussi des modes de conduite et d'engagement sur le moyen terme. Le chef conduit des hommes qui constituent son principal « outil. » Ainsi : « *Dans un certain nombre d'offensives précédentes, on avait tout prévu et tout mis au point, sauf l'instrument principal qui est l'homme.* » Et de livrer des idées, au surplus applicables au domaine civil ; l'auteur préconise les « petites victoires » même obtenues au prix d'un déploiement démesuré de moyens. Vaincre l'ennemi, même au prix d'une disproportion des forces en présence, initie un cycle positif pour le moral des troupes lesquelles

1 Le 27 mai 1995, la maîtrise du pont de Vrbanja à Sarajevo oppose des troupes françaises engagées sous l'égide de l'ONU à des éléments de l'armée de la République serbe de Bosnie. Les troupes françaises sont conduites par le capitaine François Lecointre, aujourd'hui général d'armée et chef d'état-major des armées depuis le 20 juillet 2017, successeur du général d'armée Pierre de Villiers (cf. *infra).*

2 Michel Goya, *Sous le feu, la mort comme hypothèse de travail*, Tallandier, Paris, 2014.

3 Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Flammarion, Paris, nouvelle éd., 2013.

4 Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Livre de poche, Paris, nouvelle éd. 2002.

5 Pierre de Villiers, *Servir*, Fayard, Paris, 2017.

« Qui n'a pas fait campagne ne peut comprendre avec quelle émotion un troupier dit : mon régiment, ma compagnie, mon escouade. Nous pensons tous en image d'Epinal : le régiment, c'est tous les hommes qui portent le même numéro à l'écusson, c'est trois mille soldats... qui ont participé aux même actions, enduré les mêmes souffrances, communié dans les mêmes enthousiasmes. La compagnie, comme dit le capitaine, « c'est quelques deux cents bonshommes qui connaissent leur chef et que leur chef connaît par leur nom. L'escouade, ce sont les intimes, la petite société en participation. »

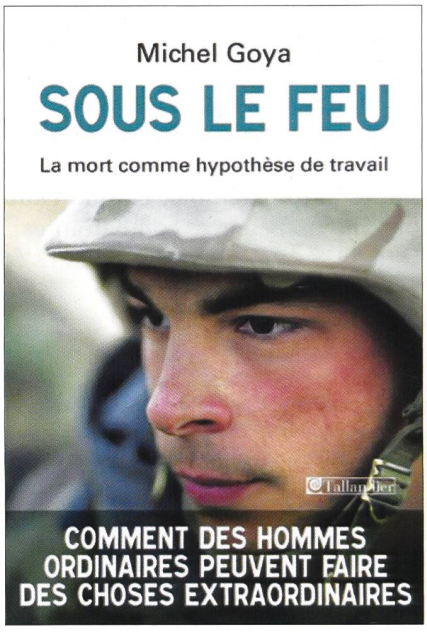
développent un «complexe de supériorité.» Ailleurs, ce que l'on nomme le sens de l'action, Michel Goya l'appelle « Pourquoi nous combattons. » Autrement dit, le guerrier doit savoir pour quelle raison il risque sa vie et quelle est la cause qu'il sert. Ce que d'aucuns appellent le *Why ?* dans les déclinaisons managériales contemporaines précède, avec grand bonheur, le *What ?* et le *How* ?

L'effet de l'adrénaline est connu et Michel Goya l'illustre par des exemples très pertinents, notamment chez les chefs. « L'instrument du combattant est la mémoire à court terme, sorte de « bureau mental » qui permet de manipuler un certain nombre d'objets comme l'objectif à atteindre, ou la position des amis ou des menaces. Cette capacité est souvent limitée à environ sept objets est souvent perturbée par une circulation des informations rendue très imparfaite par la cacophonie des réseaux radio, les sollicitations parfois abusives du « haut » et les comptes rendus du « bas » déformés par le stress, etc. Elle est surtout soumise à une pression cognitive proportionnelle à la complexité de la tâche à accomplir et qui se *conjuguer à la peur de mourir. Si le stress est très important et la tâche appréhendée comme trop difficile, le combattant est un figurant paralysé physiquement mais aussi intellectuellement selon une chimie complexe. Si la tâche lui apparaît à peu près compréhensible, il sera un figurant plus actif, suiveur discipliné. »*

Ci-dessus : Le VAB-TOP équipé d'un canon de 20 mm sur l'aérodrome de Sarajevo, au sein de la FORPRONU sous mandat ONU, contraste avec l'engagement de l'IFOR et ses AMX 155 GCT sur le Mont Igman - sous mandat OTAN.

Mais aussi : les as ! Michel Goya convoque Vilfredo Pareto et montre qu'une minorité de combattants cause une majorité de dommages à l'adversaire. Chaque arme compte ses éléments de choix, ses meilleurs, parfois chanceux, souvent héroïques sur lesquels le chef s'appuie : *« Je savais qu'en cas de coup dur, je pouvais compter sur cinq ou six individualités sur mes 45 soldats et tous les cadres n'étaient pas dans les cinq ou six. »*

Finalement, et surtout, le colonel Michel Goya nous rappelle une évidence : *« La force du loup est dans la meute. »* La camaraderie : pour certains soldats, la motivation à se défendre sa famille combattante devient la première motivation, bien avant toute autre considération, patriotique, notamment ; l'interdépendance entre les hommes, soit la conscience, pour chaque soldat d'une section, de l'impérieuse nécessité de se battre sans se cacher pour sauvegarder la vie de ses camarades et, donc, la sienne ; la cohésion verticale, c'est-à-dire la confiance totale qui doit régner entre le chef et ses hommes ; l'esprit de corps, avec la certitude de figurer dans la lignée de combattant prestigieux d'un régiment historique au drapeau rassembleur.

C. F.

NB : Le colonel Goya était à Genève le 21 février dernier. Sa présentation fera l'objet d'un compte-rendu dans un prochain numéro de la RMS+.